

...21h00 : le bip régulier du moniteur cardiaque rythme mon agonie dans cette chambre d'hôpital que je partage avec un homme dont j'entends les râles typiques de la fin proche. Lequel de nous deux sera le premier du voyage, je crois que nous serons fixés ce soir.

Je me suis pourtant bien battu, mais cette fois-ci je crois que c'est elle qui va gagner. Oh, c'est peut-être un juste retour des choses, je lui ai tellement fait la nique pendant toutes ces années. Elle, patiente, a simplement attendu que son plus précieux allié, le temps, fasse son travail. Je la sens aujourd'hui, là, comme derrière la porte, attentive au moindre signe qui lui dira que le voyageur est prêt pour l'ultime départ.

Je garde les yeux fermés et j'écoute. D'abord cette saloperie de machine qui prend tout l'espace sonore, puis, lorsqu'on l'accepte, son bruit se fond dans le reste. Alors apparaissent les autres.

Le couloir avec les pas toujours affairés du personnel qui passe de chambre en chambre pour les soins du soir et les médicaments. Ce sont des cliquetis de matériel dont la régularité entre parfois en résonance avec le bip pour former un rythme lancinant sur lequel mes pensées viennent danser.

Plus loin encore, la rue. La vie, dehors, les voitures des retardataires pour le souper, la grue du chantier s'est tue. Tôt le matin c'est le camion des éboueurs qui donne le top départ de la journée avec la sonnerie de la marche arrière et le bruit typique du compacteur.

J'approfondis ma relaxation, et j'entends mon cœur qui aujourd'hui semble donner son dernier concert. Ce soir, il est lourd et régulier. Un rapide calcul me fait évaluer qu'il doit battre à 75 pulsations minutes. Pas mal pour un vieux, il faut dire que j'ai toujours eu un rythme cardiaque assez bas, joyau précieux pour le sportif que j'étais il y a maintenant tant d'années.

J'arrive aussi à percevoir ma respiration malgré l'appareil, l'air qui entre dans mes poumons, avec un léger crépitement qui me fait penser au derniers craquement d'un feu de camp sur le point de s'éteindre.

Je continue l'investigation de ce corps que je vais bientôt quitter pour toujours, comme un dernier état des lieux avant d'en rendre les clés. Ma peau, bien moins souple qu'avant, burinée par le temps, cicatrisée de partout, souvenirs d'une vie active et de ses aléas. Mes muscles, relâchés, affaiblis, je ne suis même pas sûr qu'ils pourraient encore me tenir debout, mais à quoi bon.

Je perçois enfin les pulsations de cette vie qui s'en va au plus profond de mes organes. J'ai souvent pratiqué cet exercice et je sens que la fin est proche à la faiblesse du ressenti.

Voilà, j'ai fait le tour de moi-même comme j'ai fait le tour de ma vie, j'ai puisé tous les plaisirs que je pouvais, subi aussi les désagréments, comme tout le monde, je suis enfin en paix avec moi, avec le monde. Dieu ? Je pense être fixé dans pas longtemps.

21h30 : comme un déclic, une décision qui s'insinue lentement jusqu'à être révélation, je sais que c'est pour ce soir. Étrangement, je n'ai pas peur. On passe sa vie à ne pas oser la vivre de peur de la perdre, et au moment fatidique, on se rend compte comme une évidence qu'on sait toujours quand ce fichu moment arrive, alors à quoi bon avoir peur.

La peur c'est pour les vivants, moi je ne le suis déjà plus, je suis en transit. Je vais jouer ma dernière partition maintenant. Je me concentre sur mon rythme cardiaque, mon esprit fusionne avec mon corps. J'influe dessus pour l'abaisser. Lentement, tout doucement, comme on quitte sur la pointe des pieds la chambre d'un enfant endormi, je l'entends qui diminue, 60, puis 50, 40...

C'est comme si une partie de moi s'arrêtait, la pompe n'ayant plus la capacité d'alimenter toute la machine, elle se concentre sur les organes vitaux. C'est bien, je resterai conscient jusqu'au bout, je veux vivre pleinement ma mort...30... je sens une brume accoster les rivages de mon esprit, je suis léger... 20...un bruit assourdissant me dérange, c'est l'alarme du moniteur cardiaque qui informe le personnel médical que le vieux va canner.

Une gentille infirmière est là qui vérifie le fonctionnement de la machine. Ce n'est pas la leur qui flanche, c'est la mienne, et pitié, laissez moi aller au bout de mon choix, laissez moi gérer ma mort, je n'ai plus rien à faire ici.

Il y a un tel espace maintenant entre deux battements que je n'arrive plus à les compter, mais qu'importe, je ressens une euphorie que je n'avais pas ressentie depuis bien longtemps. Un peu comme quand tu fais un long effort sportif et que tu sens chaque parcelle de ton corps en totale harmonie avec le reste dans un but commun.

22h00 : Mon train est à quai qui va partir, encore un dernier effort, un tout petit peu de concentration. Ça y est, je l'entends, comme le sifflet des vieilles locomotives qui annonçaient le départ, le son régulier du tracé plat du moniteur m'indique que je suis mort.

Alors, intérieurement et pour la dernière fois, je ferme les yeux, je tourne le dos à mon passé, et je regarde vers la suite...